



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

15 B
46

218^a

15 B 46

~~11 B 94~~







COURS D'HINDOUSTANI

à l'École impériale et spéciale des Langues orientales vivantes,

PRÈS LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

DISCOURS D'OUVERTURE

du 5 Décembre 1864.

MESSIEURS,

Je vous faisais connaître, l'an passé, par des documents officiels, la diffusion toujours plus grande de l'hindoustani dans toute l'Inde. Je puis, cette année encore, vous assurer que cette marche progressive continue, grâce surtout aux efforts de l'honorable sir Charles Trevelyan, qui voudrait même introduire une réforme dans cette langue, en en rejetant les parasites persans et arabes amenés par la conquête musulmane, lorsqu'ils ont leurs équivalents indiens, et en les remplaçant même dans certains cas par des mots empruntés à la langue des vainqueurs contemporains. Cette tendance se manifeste déjà, selon ce que me dit sir Charles dans une lettre particulière, et elle établit visiblement une nouvelle phase de l'hindoustani (urdû). En effet, de même que dans nos possessions africaines les natifs ont adopté une certaine quantité de mots français intraduisibles en arabe, de même aussi les Indiens ont incorporé des mots anglais en leur langue dans le même cas, et même quelquefois lorsqu'ils ont de véritables synonymes en hindoustani. Ainsi, à cause de la valeur que les Anglais donnent au temps, comme le témoigne leur proverbe *Time is money*, valeur inconnue aux Orientaux, ils emploient le mot *time* comme représentant une idée différente de leurs mots *samân* ou *daur* (1).

(1) Ainsi une Indienne voulant rappeler à son mari, employé dans un bureau anglais, que l'heure de s'y rendre est arrivée, lui dira : « *Tamhâri office jâné ka taïm hâi.* » « Il est temps d'aller à votre bureau. »

De même ils préfèrent aux mots *kumba* ou *khandân* le mot « family » qui leur paraît représenter mieux le « home » anglais; au mot *matba'* « imprimerie », l'expression anglaise *press*; au mot *dhâm-dhâm*, ou tout autre, le mot anglais aussi bien que français *parade* (1); au mot *gunâh-gar*, « coupable », l'anglais « guilty » (2), et tant d'autres mots européens qui leur semblent plus caractéristiques que leurs équivalents indiens. C'est dans ce langage, qu'on pourrait appeler l'hindoustani vulgaire ou l'urdû anglais, qu'est écrit le journal de Mirzapur intitulé *Khair Kkâh-i Hind* « l'Ami de l'Inde » et la plupart des publications des missionnaires.

Un éminent musulman d'Agra, Muhammad Mardân Alî Khân, déplore cette tendance dans un journal indien (3) : « Les gens de l'Europe, dit-il, dédaignent l'hindoustani et ne s'en servent que pour les affaires de bureau. Par le mélange qu'ils font de cette langue avec la leur, surtout au Bengale, ils l'altèrent complètement. De notables Européens emploient, avec une négligence affectée et un mépris choquant des règles du bon langage, les expressions les plus vulgaires (4). On suit ainsi leur mauvais exemple, d'après le proverbe arabe : « Les subalternes se conforment aux usages de leurs chefs (5) », appliquant faussement à la circonstance cet autre proverbe : « Le langage des gens distingués est le plus distingué des langages (6). »

Quoi qu'il en soit, il a été décidé que l'hindoustani (urdû) doit être définitivement adopté comme moyen de communica-

(1) Par exemple : « Uh *parâd* par nahîn âyâ. » « Il n'est pas venu à la parade. »

(2) Par exemple : « Uh *guiltî* hai. » « Il est coupable. »

(3) L'*Awadh Akhbâr* dont je parlerai plus loin, numéro du 7 juin 1864.

(4) Mardân Alî cite comme exemple de ces mauvaises locutions employées par les Européens : *Ham nahîn jâega*, au lieu de *jâengué*, « Je n'irai pas » ; *Tum kya mangtâ hai*, au lieu de *mangté ho*, « Que voulez-vous ? » et plusieurs autres.

(5) *Ennâs 'ala dîn mulûkhîm*; mot à mot : « Les sujets suivent la religion de leur roi. »

(6) *Kalâm ulmulik, malik ulkalâm*; à la lettre : « Le discours du roi est le roi des discours. »

tion dans la vie militaire pour l'Inde entière. C'est en effet l'hindoustani (urdû) qui est entendu et parlé dans toutes les parties de l'Inde ; dans les camps et les bazars, même au Décan, surtout à Haïderabad et à Maïssour, où il a été introduit jadis par les troupes musulmanes, et où il est maintenu actuellement par les sipahis de l'armée anglaise. Ainsi, quand les autorités anglaises se trouvent dans le cas de haranguer les Indiens, ils le font actuellement en hindoustani. Par exemple, dans la visite que fit en février dernier sir Henry Montgomery, lieutenant-gouverneur du Penjab, au raja de Kapurthalla, en retournant de Dehli à Lahore, il adressa aux élèves de l'École des missionnaires, dont l'état florissant le satisfit, une allocution bien sentie en hindoustani. Lorsque, il y a quelques mois, le vice-roi actuel, sir John Lawrence, tint un *darbâr* (réception) à Simlah, où en tint un pareil, en 1827, lord Amherst, il adressa aux rajahs des montagnes qui, suivis de leurs gens couverts de vêtements éclatants, vinrent lui présenter leurs *nazars* (cadeaux) (1) en signe de soumission, sir John, dis-je, leur adressa un discours en hindoustani, ce que, du reste, remarquent les journaux de l'Inde, aucun autre gouverneur général n'avait pu faire avant lui, si ce n'est sir John Shore. Plus tard, le 18 octobre dernier, le vice-roi a tenu, à Lahore, un autre grand *darbâr* qu'il a aussi ouvert par un éloquent discours en hindoustani, prononcé du haut de son trône devant six cents rajahs ou chefs indiens. Ce discours, d'un caractère tout à fait historique, occupera, disent les journaux de l'Inde, qui en donnent les uns le texte, les autres la traduction, une place marquante dans les annales du Penjab.

« L'hindoustani (urdû), dit le savant écrivain hindou Siva Praçâd, dans sa préface de l'*Itihâs timîr naçâk* (2), est désormais notre langue maternelle. » Elle est parlée plus ou moins, bien ou mal, presque partout dans l'Inde. Ainsi on est sûr de se

(1) Ces présents consistèrent généralement en deux ou trois *muhurs* (pièces d'or de la valeur de trente francs).

(2) Il sera parlé plus loin de cet ouvrage.

faire entendre par son moyen non-seulement dans notre possession française de Chandernagor, mais même dans nos établissements d'Yanaun, de Pondichéry, de Karikal, de Mahé; et dans les possessions portugaises, dont le gouvernement général a pour secrétaire un orientaliste de grand mérite, M. da Cunha Rivara.

Voici ce que je lis dans une lettre que m'a adressée un de mes anciens auditeurs, M. E. Sicé, commissaire-adjoint de marine à Karikal, en réponse à une explication que je lui demandais sur l'assertion d'un *Pondichérien* qui prétendait que l'hindoustani était tout à fait inconnu dans ce qu'on nomme vulgairement le pays tamoul. « Ce qu'on vous a dit de l'hindoustani est contraire à la réalité, m'écrit M. Sicé, dont le tamoul est la langue maternelle. Moi qui viens de parcourir douze cents milles de pays, en allant de la côte de Coromandel à la côte de Malabar, je n'ai pu me faire comprendre qu'en parlant l'hindoustani, auquel pas un indigène n'est étranger. Cette langue est universellement connue dans l'Inde, tandis que les autres telles que le tamoul, le guzarati, le télinga, le karnataka, le malayalam, le bengali, etc., sont des langues locales circonscrites dans leurs provinces respectives. » Les habitants du Kachemyre, par exemple, qui sont à la vérité pour la plupart musulmans, bien que leur maharaja, qui réside à Srinagar, sa capitale, soit Hindou, ainsi que ses principaux officiers, les Kachemyriens, dis-je, ont une langue particulière, et cependant l'hindoustani est compris et parlé dans tout leur pays, et le persan même y est très-cultivé. La généralité de l'usage de l'hindoustani nécessite une sévérité toujours plus grande dans les examens à subir par les Européens qui ont à remplir des fonctions dans l'Inde. D'après les nouvelles règles d'examen pour les langues des natifs, en date du 3 septembre dernier et applicable aux trois présidences, règles qui seront mises à exécution à partir du mois de février prochain, il y aura deux programmes pour l'hindoustani, un pour le commandement des troupes et pour les places de médecin, et l'autre plus spécial, pour les interprètes. Pour le premier examen, le candidat devra lire et traduire des passages d'ouvrages hindoustanis écrits tant

en caractères persans qu'en caractères dévanagaris, s'exprimer de façon à être compris et pouvoir comprendre le natif chargé de l'examiner. Pour le second examen, le candidat devra lire et traduire avec facilité un passage du *Bâg o Bahâr* et du *Prem Sâgar*, les mêmes ouvrages précisément que j'explique habituellement à mon cours, traduire quelque chose de l'anglais dans un style analogue à celui de ces livres, lire et traduire facilement des lettres et autres textes manuscrits dans les deux écritures indienne et musulmane mentionnées pour le premier examen, et pouvoir écrire couramment, à la dictée, dans ces mêmes caractères. Je ne parle pas des examens à subir, selon l'occasion, sur d'autres langues.

Les candidats pour le département du commissariat doivent, d'après les règles établies par sir Charles Wood (1), lire et expliquer avec facilité trois différents morceaux hindoustanis pris au hasard dans les actes officiels, et la traduction doit être correcte en grammaire et en orthographe. Ils doivent dicter la traduction en hindoustani d'une lettre anglaise, et converser avec deux ou trois natifs de différentes classes, etc.

Les examens pour l'état-major (staff corps) sont actuellement semestriels au lieu d'être annuels; et pour la province du Penjab dont Dehli fait partie depuis la dernière rébellion, et non plus des provinces du nord-ouest, qui ont désormais pour capitale Allahabad et auxquelles on a rattaché l'administration provinciale de l'Aoude, ces examens, dis-je, pour ce qui concerne l'hindoustani, continueront de recevoir la direction du collège de Fort-William (2). On est très-sévère sur l'obligation de subir ces examens; et c'est ainsi que le gouvernement de l'Inde vient de refuser son assentiment à la nomination d'un officier supérieur du corps d'expédition du Bhutan parce qu'il n'avait pas réussi dans l'examen exigé pour la langue usuelle (3).

(1) « Allen's Indian Mail », august 15, 1864.

(2) The examination for the high proficiency list in hindoostance will still be directed from the College of Fort William. « Ind. Mail », august 4, 1864.

(3) « Ind. Mail », nov. 16, 1864.

Les journaux hindoustanis qui existaient l'an passé continuent à paraître et sont lus de plus en plus par les Indiens qui cherchent à s'instruire, car ces journaux contiennent généralement, outre les nouvelles, des articles sur les découvertes modernes et sur tout ce qui a rapport aux progrès de la civilisation. Tel est le *Awadh Akhbâr* « Nouvelles d'Aoude », journal qui paraît à Lakhnau depuis longtemps (1), et dont j'ai sous les yeux quelques numéros où se trouvent d'intéressants articles littéraires, des annonces de publications nouvelles, incidemment en caractères dévanagaris quand elles s'adressent spécialement aux Hindous. Le numéro du 21 mai dernier contient un article sur l'inondation de Sheffield, dû à M. Edward Henry Palmer, de S. John College, Cambridge, qui, à peine âgé de vingt-quatre ans, a acquis, grâce surtout aux leçons intelligentes de Syed Abdoollah, professeur d'hindoustani à l'*University College* de Londres, une telle facilité pour parler et écrire l'hindoustani, que si ce n'était son teint et son nom on le prendrait facilement pour un musulman de l'Inde, d'autant plus qu'à la connaissance de l'hindoustani il joint celle des langues classiques musulmanes, le persan et l'arabe, qu'il sait aussi parfaitement. Un savant Indien que j'ai déjà mentionné, Muhammad Mardân Ali, d'Agra (2), lui rend, dans le numéro du 7 juin du journal dont il s'agit, un témoignage qui ne saurait être suspect : « Mon admiration, dit-il, pour la connaissance de l'hindoustani et l'éloquence de style de M. E. H. Palmer est d'autant plus grande qu'aucun Européen ne me paraît avoir acquis cette perfection. Depuis bien des années que je suis fonctionnaire du *sirkâr* (l'administration), je n'ai entendu que deux à quatre Européens parler et prononcer comme les Indiens ; tandis que M. Palmer a acquis en peu de temps, sans quitter l'Angleterre, une connaissance plus parfaite de la langue que des milliers de ses compatriotes.

(1) Ce journal est publié hebdomadairement par cahiers de 16 pages petit in-folio sur deux colonnes. Il a pour éditeur le même Siva Praçâd, un des écrivains hindoustanis contemporains les plus féconds, que j'ai cité page 3.

(2) Voir plus haut, page 2.

Si, à son exemple, beaucoup d'autres Européens s'appliquaient avec soin à l'étude de l'hindoustani, et que le gouvernement donnât à cette étude un encouragement efficace, il en résulterait un grand avantage, tant pour l'Inde que pour l'Angleterre... Que M. Palmer vive longtemps, lui qui a compris l'importance de l'hindoustani et qui a écrit l'élégant article qui a excité mon étonnement.» Les professeurs Syed Abdoollah et Mir Aulâd Ali se sont associés à ces éloges dans des numéros subséquents du même journal, ainsi que Muhammad Wajâhat Ali, l'éditeur du journal urdû de Mirat, intitulé *Akhhâr-i 'âlam* « Nouvelles du monde » (1).

Parmi les journaux hindoustanis nouvellement établis et dont je n'ai pas encore eu l'occasion de parler, je dois citer le *Najm ulakhhâr* « l'Étoile des Nouvelles », journal de Mirat (2), un des meilleurs des provinces du nord-ouest, dont j'ai sous les yeux quelques numéros que je dois à l'obligeance de M. M. Kempson, directeur de l'instruction publique dans ces provinces. Ce journal paraît hebdomadairement par cahiers petit in-folio, de 12 pages à deux colonnes.

J'ai aussi à mentionner le *Bahrat Khand Amrit* « l'Ambroisie pour l'Inde », journal qui sert d'organe à une société d'Hindous formée à Agra, et qui a pour objet une réforme religieuse et sociale (3). Ses fondateurs reconnaissent, en principe, l'origine divine des Védas et prennent pour règle de leur conduite les préceptes contenus dans ces livres, invitant leurs coreligionnaires à revenir à la pureté de la foi et du culte, à la simplicité des usages et des coutumes des temps anciens. C'est probablement à cette société qu'on doit la publication d'un ouvrage contre les dépenses excessives qu'on fait dans l'Inde à l'occasion des mariages et qui est intitulé « Opposition à la prodigalité du mariage » *Imtinâ' isráf-i schâdî*, ouvrage qui a été réfuté par

(1) J'ai parlé de ce journal dans mon discours de 1861, page 3, comme étant imprimé à la typographie du *Dâr ulislâm*, tandis qu'il l'est en réalité à celle du *Nûr ulabsâr* « la Lumière des yeux ».

(2) Il ne faut pas confondre ce journal avec le journal urdû de Surate, qui porte le même titre, et qui est rédigé par Muhammad Manzûr. Voir mon discours du 2 décembre 1862, p. 4.

(3) Bengal Hurkaru (« Ind. Mail », oct. 11, 1864).

une brochure imprimée à Dehli en 1863 et intitulée *Mufid anâm* « Ce qui est utile aux hommes ».

Le nouveau propriétaire du *Madras Times*, M. Vans Agnew, a annoncé en janvier de cette année l'intention de publier ce journal, aussitôt que les types nécessaires seront exécutés, sous le titre de *Times of Asia*, non-seulement en hindoustani, mais en tamoul, en télंगा et en canara. Il a sans doute exécuté ce dessein, et il existe ainsi un nouveau journal hindoustani à Madras, où on publie déjà, entre autres, depuis longtemps dans la même langue le *Jâmi' ulakhbâr* « Recueil de nouvelles », édité par Rahmat ullah, journal qui paraît tous les lundis par cahiers in-4° de 16 pages sur deux colonnes.

Le développement de l'éducation a fini par produire chez les Indiens, malgré leur insouciance naturelle, une opinion publique. « Des journaux *natifs* surgissent dans l'Inde de tous côtés, a dit le *Times* (1), et généralement ils ne manquent pas d'une certaine habileté dans leur direction. Quelques-uns annoncent une connaissance étendue de la littérature et des journaux anglais, et bien qu'ils soient rarement soutenus par le gouvernement, ils le défendent assez bien. » Les Indiens ont une haute idée des Européens, et ils semblent dire d'eux :

Pride in their port, defiance in their eye,
I see the lords of human kind pass by (2).

Bien que celui de mes correspondants de l'Inde qui me fournissait avec une grande bienveillance le plus de renseignements pour mon discours annuel, M. R. Cust, ait dû quitter Lahore pour venir passer quelque temps en Europe, d'autres amis non moins obligeants et qui apprécient avec moi l'importance que peut prendre de jour en jour la littérature hindoustanie contemporaine, ne m'ont pas fait défaut et me permettent de vous signaler, Messieurs, plusieurs nouveaux ouvrages. On se plaint, il est vrai, de ce que cette littérature n'est qu'une litté-

(1) Numéro du 27 février 1864.

(2) Oliver Goldsmith's *Traveller*.

rature de traduction et d'imitation ; mais quelle est celle qui est tout à fait originale ? « Le génie, disent les Indiens, est un voleur (1). » Il est habile, en effet, à s'approprier les pensées d'autrui, en les rajeunissant par une tournure nouvelle ou une expression plus heureuse :

Les fleuves opulents se transvasent sans cesse,
Les fleurs en s'effeuillant fécondent leur sillon (2).

Tout d'ailleurs n'est pas imitation dans l'hindoustani : le savant Wilson l'a dit avant moi. Tel est le *Daftar bémiçâl* « le Cahier incomparable », dont je dois un exemplaire de l'édition imprimée à la généreuse amitié de M. Ed. B. Cowell, le savant sanscritiste, qui vient tout nouvellement de publier le *Kuçumânjali* « le Bouquet de fleurs, » célèbre ouvrage de philosophie indienne, où se trouvent réunis presque tous les arguments des écrivains modernes sur la théologie naturelle (3). Le *Daftar bémiçâl*, malgré son titre prétentieux, est simplement le Diwân ou Recueil des poésies d'un musulman distingué de Calcutta, qui cultive avec succès la poésie hindoustanie. Ce musulman, le maulawi 'Abd ulgâfûr, qui a pris le surnom poétique aussi prétentieux que celui de son livre, de *Nassâkh*, « effaceur (des réputations antérieures), » a publié cette année même ce recueil, qui forme un volume in-4° de 182 pages, imprimé et non lithographié. *Nassâkh*, qui est proche parent d'un notable musulman de Calcutta, le maulawi Abd ullatif Khân Bahâdur, était déjà connu par une traduction en vers du *Pand nâma* de Farîd uddîn Attâr (4). On peut considérer le Diwân dont je parle comme un élégant spécimen de la poésie musulmane actuelle, car c'est toujours la poésie qui est cultivée de préférence par les

(1) *Tab' insânî chor haî*.

(2) Marquise B. de Saffray, *Contes et bluettes*.

(3) On doit à M. Cowell plusieurs autres publications aussi importantes, et on apprendra sans doute avec une grande satisfaction que c'est à lui qu'est dévolu l'honneur de publier les travaux de feu sir H. Elliot sur l'*Histoire de l'Inde musulmane*.

(4) Dès 1803, Faïz, autre poète hindoustani, en avait donné une sous le titre de *Chaschma-i Faïz*, « la Fontaine de l'abondance », ou « de Faïz ».

Orientaux. Ceux mêmes qui habitent l'Angleterre ne renoncent pas pour cela à écrire des poésies dans leur langue. J'ai eu l'occasion de citer, dans un autre discours (1), des vers de Syed Abdoollah, et j'ai actuellement sous les yeux un gazal d'un autre savant indien, *Mir* Aulâd 'Alî, qui a le même takhallus qu'un des poètes hindoustanis les plus célèbres, *Mir* Taquî. Nassâkh a voulu rivaliser avec feu Zauc, le plus estimé des poètes modernes et qui a ainsi mérité d'être appelé le Khacânî de l'Inde (2).

Le laborieux érudit Bâbû Siva Praçâd a entrepris la publication d'une histoire abrégée de l'Inde, en hindi, pour les écoles, laquelle porte le titre significatif de « Récit destructeur de l'ignorance (3), » et il doit publier le même travail en urdû. Cette histoire aura trois parties. La première, la seule qui ait encore paru (4) et dont je dois un exemplaire à l'obligeance de l'auteur, donne une esquisse de la période hindoue et musulmane; la deuxième traitera de la naissance et du développement de la puissance anglaise, et la troisième, des changements qui ont eu lieu dans les mœurs, les usages, les lois et les religions. Il n'est pas sans utilité d'ajouter qu'en s'occupant de ce travail, Siva Praçâd nous dit s'être assuré que les ouvrages d'Elphinstone et de Marshman, quoique fort estimables, sont loin d'être exempts d'erreurs.

Je dois à la sympathique bienveillance de M. le capitaine A. R. Fuller, directeur de l'instruction publique en Penjab, de connaître une nouvelle histoire de l'Inde, écrite d'après ses ordres, en hindoustani, et dont il a bien voulu m'envoyer un exemplaire. Elle est rédigée d'après les documents orientaux et

(1) Discours de 1857, p. 10.

(2) Dans le « Mémoire sur le poète persan Khacânî », qu'a publié M. N. de Khanikoff dans le *Journal asiatique* (septembre 1864), ce savant fait observer que les poésies de Khacânî offrent déjà quelques traces de la poésie mystique dont Sanâyî (auteur de l'*Ilâhî nâma*) est, dit-il, le véritable créateur, bien que Jalâl uddin Rûmî et Farid uddin 'Attâr, qui ne vinrent qu'après lui, aient une réputation plus étendue.

(3) *Itihâs timir nâçak*.

(4) In-8° de 80 pages, tiré à dix mille exemplaires; Bénarès, 1864.

européens, par l'infatigable Karim uddin, sous le titre de : *Waqui'ât-i Hind* « Événements de l'Inde », et publiée il y a quelques mois à Lahore; et le *Miftah ul 'arz* « la Clef de la terre », par le même écrivain, c'est-à-dire une géographie générale abrégée, lithographiée dans la capitale du Penjab, d'après la belle écriture du calligraphe Muhammad Fazil, de Lahore (1).

Ces deux ouvrages et bon nombre de ceux de Karim ne sont guère que des traductions : ce maulawi, ainsi que bien d'autres de ses compatriotes, profite de la liberté littéraire qui existe dans l'Inde, où les traducteurs n'éprouvent aucune entrave par suite des traités internationaux, qui, avantageux pour les auteurs en vogue et pour leurs éditeurs, sont peut-être défavorables au développement des forces productives de l'esprit. Il n'en est pas de même pour un nouvel ouvrage urdû dont Karim-uddin s'occupe en ce moment, ainsi qu'il me le fait savoir dans une lettre particulière, ouvrage qu'il espère publier aux frais du gouvernement et qui éclipsera (ce sont ses expressions) ses écrits antérieurs. Cet ouvrage portera le titre arabe de *Khuz mâ safû* « Prends ce qui est pur », titre qui paraît annoncer quelque chose d'éclectique.

J'ai reçu du même honorable directeur de l'instruction publique au Penjab une liste des publications hindoustanies récentes, en attendant l'arrivée de quelques-unes, et dans cette liste je remarque quelques ouvrages que je crois devoir vous signaler. Par exemple, parmi ceux qui ont été imprimés à Lahore :

Des principes de philosophie naturelle, *Uçûl-i 'ilm-i tabi'iyî*, en deux volumes dont le second, qui porte le titre spécial de « Magasin des choses naturelles » *Makhzan-i tabi'iyî*, est une sorte de tableau de la nature;

Une traduction urdûc de 584 pages du « *Bhâgavat* » hindi de Guirdharî Lâl;

Un conte intitulé *Aschûb-nâma* « Livre d'émotion, » ou Histoire des deux frères Bhagwân-dàs et Gopal Râm;

(1) Il y en a une autre édition de Dehli en deux parties.

Une nouvelle grammaire persane rédigée en urdû par Mîr Huçaïn, qui dans ses poésies a pris le nom de l'oiseau fabuleux *Huma* ;

Un nouvel *Inschâ* ou « Manuel épistolaire » intitulé *Miftâh unna'im* « La clef de la jouissance » ; ainsi nommé, à ce qu'il paraît, parce qu'il offre des modèles de billets ou petites lettres en style concis, qualité que n'ont pas en général les écrits orientaux.

Parmi les ouvrages hindoustanis imprimés à Ludiana je distingue :

Plusieurs volumes relatifs aux doctrines et aux devoirs de la religion musulmane et de polémique sur les questions débattues entre les *sunnis* et les *schîas*, c'est-à-dire entre les orthodoxes ou prétendus tels et les dissidents. Un de ces ouvrages n'a pas moins de 1122 pages ;

Un recueil de 104 pages de cacîdas et autres poèmes à la louange des imâms, intitulé *Ischrâcât 'arschiya* « Splendeurs célestes », par le saïyid Farzand 'Alî ;

Une histoire des prophètes intitulée « le Jardin d'Adam », de 433 pages ;

Une histoire de Mahomet intitulée « le Zéphyr des jardins », de 442 pages ;

Les « Infortunes de Huçaïn » (fils d'Ali et petit-fils de Mahomet), volume de 600 pages ;

La reproduction en urdû par Nacîr Khân de l'histoire connue du *Voleur* et du *Cadi* ;

Les Merveilles du monde habité « *'Ajâib rub' maskûn* », abrégé du *Habîb ussiyar* « l'Ami des voyages », de Mirkhond.

Enfin parmi les ouvrages imprimés à Dehli je distingue entre autres :

Un commentaire *safrang* urdû du célèbre ouvrage persan intitulé *Daçâtîr* (1) ;

Une nouvelle grammaire anglaise avec exercices ;

(1) Ce commentaire forme 194 pages. Au reste le *Daçâtîr* a été publié en persan et en anglais à Bombay en 1818 par Mulla Firoz.

« Les Lamentations de Dehli » *Figân-i Dehli*, recueil de pièces de vers par différents poètes sur la dernière insurrection, le pillage et la dévastation de cette ancienne capitale de l'empire mogol, imprimé à la typographie appelée « la plus parfaite des imprimeries », *Akmal ulmatâbi* ;

« Le Repousseur des mots inutiles » *Dâfi hiziyân*, travail de critique lexicographique sur quelques mots insérés dans le dictionnaire persan intitulé : *Burhân-i câli* ;

Une dissertation sur l'ancien persan ou perse intitulée : *Dari kuschâ* « L'Explicateur du perse » ;

Enfin un ouvrage intitulé *Mahtâb-i ma'rifat* « le Clair de lune de la connaissance (des choses spirituelles) », traduit du sanscrit en urdû (1). Cet ouvrage célèbre de philosophie morale est une sorte de drame qui représente le combat de la passion et de la raison sous les traits d'êtres métaphysiques, ou pour mieux dire du *buddhisme* et du *védantisme* (2). Il avait été déjà traduit en hindi par Nand-dàs, et la Bibliothèque de l'université de Cambridge possède un exemplaire de cette traduction.

D'un autre côté, le Rév. M. Shackel, d'Agra, me fait savoir qu'il a paru les six derniers fascicules du *Bagâwat-i Hind* « Révolte de l'Inde », par Mukund Lâl, dont j'avais signalé les premiers (3).

Je trouve aussi indiqués dans le numéro de février dernier du journal hindoustani intitulé *Khâir Khâh-i Hind* « l'Ami de l'Inde » de Mirzapur, que je dois à la bienveillante amitié de l'éminent homme d'État sir Charles Trevelyan, et dans lequel on trouve entre autres une notice biographique sur sir John Lawrence, vice-roi de l'Inde, accompagnée de son portrait, je trouve, dis-je, indiqués un grand nombre de nouveaux ouvrages hindoustanis publiés à Mirzapur, la plupart dans l'intérêt des chrétiens natifs ou pour faire connaître aux indigènes les vérités

(1) L'original sanscrit dû à Krischna Kêçava Misra, et intitulé *Prabodha chandrodaya*, a été traduit en anglais par J. Taylor, sous le titre de : *The moon of intellect*.

(2) J. Long, Catalogue, p. 37.

(3) Discours de 1864, p. 4.

du christianisme et les sciences européennes. Il y en a toutefois quelques-uns d'un caractère tout à fait indien; tels sont : une nouvelle édition du Râmâyana de Tulci-dàs, le plus célèbre et le plus populaire des ouvrages hindis, publiée en caractères dévanagaris; une grammaire sanscrite, en hindi; un discours « sur l'éducation des femmes dans l'Inde », par le pandit Badrî Lâl; le *Chirâg-i Kalâm* « Flambeau de la Bible » en douze fascicules, etc.

Les Européens eux-mêmes contribuent aujourd'hui à enrichir la littérature hindoustanie de productions nouvelles tellement empreintes du cachet oriental qu'on les dirait écrites par des Asiatiques mêmes; et je ne parle pas seulement ici des volumes et des brochures sans nombre que publient les missionnaires chrétiens, mais des ouvrages purement littéraires ou scientifiques qui sont dus à des Anglais familiers avec les langues de l'Orient. Je dois, Messieurs, vous signaler en ce genre, cette année, le petit roman intitulé *Dastân-i Jamîla Khâtûn* « Histoire de la princesse Jamîla (belle) », sans nom d'auteur, mais écrit en réalité par M. M. Kempson, directeur de l'instruction publique dans les provinces du nord-ouest (1), poste dans lequel il a succédé à mon ami M. H. S. Reid. Cet ouvrage est écrit dans un style indo-musulman si parfait, il est si riche de métaphores tout à fait orientales, de citations non-seulement en hindoustani, mais en persan et en arabe, qu'il serait impossible de l'attribuer à un Européen si on en ignorait l'auteur; et je suis sûr que les Indiens s'y tromperaient eux-mêmes, si ce n'était l'absence de l'initial *Bism illah* musulman, et la sentence du Nouveau Testament qui termine le livre.

Après avoir, dans une courte préface, exprimé le regret que la plupart des ouvrages qui sont mis dans l'Inde entre les mains de la jeunesse des écoles sont plus ou moins immoraux, ne roulent en général que sur des sujets érotiques offrant des tableaux sensuels, et mentionnent rarement des actes de bienfaisance et de dévouement, l'auteur engage les Indiens à écrire

(1) In-8° de 58 pages, Cawnpur, 1863.

actuellement des ouvrages d'un autre genre, dont la lecture inspire le désir de faire de bonnes actions et de s'abstenir des mauvaises, comme le sont, il est vrai, la plupart des romans anglais, qui se distinguent généralement par un but moral et par un fond religieux. Puis l'auteur entre en matière. L'intrigue de ce petit roman est ce qu'il y a de plus simple. C'est Noscha, jeune prince, héritier légitime du trône de Kâschgar, que son oncle Anwâr, régent du royaume pendant sa minorité, veut faire périr pour s'emparer du trône. Il charge du crime un esclave nommé Halbî, qui, bien loin de l'exécuter, sauve Noscha et se réfugie avec lui à Schiraz, où le prince devient amoureux de *Jamila Khâtûn*, fille du vizir. Après une série d'aventures merveilleuses, Halbî trouve moyen d'enfermer Anwâr dans une cave souterraine de son palais et de faire proclamer le roi légitime, qui fait venir Jamila Khâtûn de Schiraz pour partager son trône avec elle.

Il a été établi à Calcutta une société littéraire musulmane (1) à la suite d'un appel écrit en hindoustani du saïyid Ahmad Khân, l'auteur du « Commentaire de la Bible » et de la « Description des monuments de Dehli », et j'ai sous les yeux un discours du même savant prononcé à la séance du 6 octobre 1863, dans la maison et sous la présidence du maulawi Abdullatif Khân Bahâdur, le même dont j'ai parlé il y a un instant. Dans son appel, Saïyid Ahmad prend à tâche de prouver que généralement toutes les nations qui ont excellé ou qui excellent actuellement dans les lettres, les sciences et les arts, ont reçu du dehors les semences vivifiantes qui ont produit ce résultat; elles n'ont qu'amélioré et perfectionné ce dont elles ont emprunté aux autres les rudiments. Ainsi, les musulmans, qui, dans les commencements de l'islamisme, n'avaient aucune connaissance de la philosophie et des sciences naturelles, en empruntèrent les éléments aux Grecs; mais, par leur travail et leur persévérance, ils atteignirent à une grande perfection, qu'attestent leurs

(1) *Majlis muzâkara 'ilmiya ahl-i islâm*, « Compagnie d'entretiens scientifiques des musulmans ».

ouvrages ; et les Hindous , quoique éminents par leur savoir dès les temps les plus anciens , ont reçu néanmoins leur instruction , s'il faut en croire des données authentiques , d'une nation voisine de la frontière du nord-ouest (les Aryas).

Les Anglais eux-mêmes , qui , dit Ahmad , sont aujourd'hui à la tête de la civilisation , doivent aux autres pays la connaissance des arts et des sciences qu'ils ont perfectionnés par leur infatigable persévérance. La conséquence de ces prémisses est d'engager ses compatriotes , soit les musulmans , qui pendant tant de siècles ont été célèbres par leur activité et leur génie , leur science et leur sagesse ; soit les Hindous , à qui , dès les temps les plus anciens , sont dues des découvertes dans les différentes branches de la science , de les engager , dis-je , à sortir de la déplorable apathie et du découragement moral où ils sont tombés , et à se retremper en empruntant aux nations étrangères leurs sciences et leurs arts. Il les exhorte à se réveiller de leur sommeil léthargique , et les uns et les autres , à l'imitation de leurs ancêtres , à cultiver de nouveau les branches des connaissances dans lesquelles ils brillèrent et à y acquérir un nouveau lustre. Le moyen que Saïyid Ahmad propose pour arriver à ce résultat , c'est de former une société composée tant d'Hindous que de musulmans , sans distinction de castes , de croyance ou de pays , dont un comité pris dans son sein serait chargé de publier des traductions des ouvrages européens utiles à connaître , en ayant soin d'en écarter ce qui aurait trait aux matières religieuses , en hindoustani (hindi et urdû) , dans l'intérêt à la fois des Hindous et des musulmans , et même , si on le jugeait opportun , dans les langues savantes de l'Inde.

Dans son discours , qui est spécialement adressé aux musulmans , il traite du patriotisme , dont il déplore chez eux l'absence , et sur la nécessité qui leur incombe d'encourager parmi leurs coreligionnaires l'extension des connaissances , seul moyen de les relever de l'état de décadence où ils se trouvent à la suite de tous leurs désastres , et par la négligence qu'ils ont mise depuis longtemps à se tenir au niveau des progrès que la science a faits dans les temps modernes en Europe. « Il faut , leur

dit-il, étudier les ouvrages scientifiques européens, bien qu'ils ne soient pas écrits par des musulmans et qu'on puisse y trouver des propositions contraires à l'enseignement du Coran, » de ce livre qui, selon l'admirable définition de M. Barthélemy Saint-Hilaire (1), « est tout à la fois un hymne, un psaume, une prière, un code, un sermon, un bulletin de guerre, une polémique et même une histoire. » Il faut agir ainsi, ajoute-t-il, à l'imitation des anciens Arabes, qui ne croyaient pas déroger à leur foi en étudiant l'astrologie de Pythagore; mais sans se laisser égarer par les arguments fantastiques des philosophes irrégieux; car, ainsi que l'a dit un poète persan, les raisonnements de la fausse philosophie sont pareils à des jambes de bois (2). »

Des Hindous, à leur tour, ont établi à Madras une société analogue à celle dont je viens de parler, mais qui a un caractère chrétien, car elle est fondée sur les principes bibliques. Cette société, appelée *Sathia Veda samajâm* « Société du vrai Véda », a pour objet le développement des progrès religieux, moraux et sociaux parmi les Hindous, au moyen de cours publics, de discussions sérieuses et de traités religieux.

De son côté, la Société asiatique de Calcutta, dont le vice-roi actuel, sir John Lawrence, a accepté la présidence, admet fréquemment dans son sein des Indiens instruits auxquels le contact avec les savants européens ne peut qu'être avantageux.

Les établissements d'éducation pour les natifs continuent à se développer, et chaque jour il s'en forme de nouveaux, grâce à l'intérêt réel que leur porte sir John Lawrence, qui prodigue des soins tout spéciaux aux progrès de la civilisation dans l'Inde. Dans la province d'Aoude, il y a à Lakhnau le *Canning College*, fondé par les *ta'alludârs* (propriétaires de terres), et la *British Indian Association*, établissements destinés à favoriser les études

(1) *Journal des savants*, décembre 1863.

(2) *Pâé istidlâliyân chobîn buwad*.

tant occidentales qu'orientales. La langue anglaise y est enseignée avec soin, comme elle l'est dans les collèges du gouvernement, où on étudie même les chefs-d'œuvre du grand tragique anglais, que les Indiens savent apprécier; car on a dit avec raison (1) que, bien que né dans une petite ville d'Angleterre au seizième siècle, Shakspeare est le poète de tous les temps et de tous les pays, ayant écrit si naturellement et avec une telle touche de vérité, qu'on peut, dans toutes les contrées, en apprécier les beautés :

One touch of nature makes the whole world kin (2).

Sorabji Jamsetji Jijibhoy a contribué pour une somme de soixante-cinq mille roupies (cent soixante-deux mille cinq cents francs) à la construction d'un collège à Surate.

Le collège du gouvernement à Lahore est officiellement établi, et c'est M. G. W. Leitner, habile orientaliste, qui en a été nommé principal (3).

A Burhampur on va construire pour le collège du gouvernement, qui y existe depuis plusieurs années, un nouvel édifice en style gothique, pour suivre la mode du jour. Il contiendra quatorze salles pour les cours, un théâtre pour exercer les élèves à débiter correctement, une bibliothèque, et de quoi loger cinquante élèves.

Un riche Parsi a fait don d'une somme de cinquante mille roupies (cent vingt-cinq mille francs) pour fournir à cinq Indiens les moyens d'aller en Angleterre passer leurs degrés universitaires, afin de pouvoir exercer ensuite dans leur pays natal les fonctions d'avocat plaidant (barrister); un Hindou distingué, Prem-Chand Raé-Chand, a contribué pour l'énorme somme de deux lakhs de roupies (cinq cent mille francs) à l'établissement d'une bibliothèque pour l'université de Bombay. Un musulman qui vient de mourir, Muhammad Habib Bhày, a laissé deux lakhs et demi de roupies (625,000 francs) pour l'établissement d'une

(1) « Indian Mail », march, 1864.

(2) Shakspeare, *Troilus and Cressida*.

(3) « Ind. Mail », febr. 1864.

école dans la même ville de Bombay, où le 15 octobre dernier sir Bartle Frere, gouverneur de la présidence, a posé la première pierre du grand collège qu'on appellera « le Collège du Décan ». Et ce qui sera bien précieux pour la capitale de cette présidence, c'est le musée et le jardin (*Victoria and Albert Museum and Victoria Garden*) qui vont y être établis sous la direction de M. George Birdwood, secrétaire honoraire de la branche de Bombay de la Société royale asiatique. Le gouvernement suprême de l'Inde a sanctionné l'allocation de onze cents roupies (deux mille sept cent cinquante francs) par mois pour le traitement du directeur professeur de l'établissement. Si jamais M. Birdwood venait à renoncer à son poste lorsqu'il aura donné au musée et au jardin les développements qu'il a en vue, la lice pourra être alors ouverte, et c'est de quoi tenter un jeune enthousiaste de la science, qui aurait sous sa direction un beau musée et un grand jardin des tropiques.

Le musée et la bibliothèque (*Government Museum and Library*) d'Allahabad sont du nombre des établissements destinés à assurer le progrès des connaissances indiennes. On se propose d'y réunir : 1° des objets propres à faire connaître l'antiquité indienne, tels que armes, monnaies et médailles; anciens manuscrits; 2° des matériaux bruts tels que fibres, bois, minéraux; 3° des produits de l'agriculture; 4° des objets manufacturés; 5° des spécimens d'histoire naturelle; 6° des modèles de machines. On réunira à la bibliothèque les livres précieux disséminés dans les différents établissements publics, et on engagera les Européens qui quittent l'Inde à laisser leurs livres à cette bibliothèque.

Une adresse rédigée en hindoustani (urdû) votée par plusieurs provinces de l'Inde a été présentée au lieutenant gouverneur du Bengale, l'honorable Cecil Beadon, au sujet des expositions des produits de l'agriculture qui ont eu lieu par les soins du gouvernement à Alipur et ailleurs, et qu'on désire voir devenir annuelles (1). Ces expositions ont offert ceci de remarquable

(1) Je n'ai pas sous les yeux l'original de cette adresse, mais j'en ai lu, dans l'*Indian Mail* (numéro du 14 mars 1864) et ailleurs, plusieurs paragraphes traduits en anglais, et excellents de pensées et d'expressions.

qu'il y a eu un jour pour l'admission exclusive des dames *natives*, qui se sont empressées de faire acte de présence et qui ont paru fort contentes de leur visite.

L'éducation des femmes continue de faire à Lahore des progrès satisfaisants. Le mouvement est dû en partie à l'intérêt qu'y porte un natif très-influent, Bâbâ Khân Singh, descendant direct, dit-on, du grand réformateur Bâbâ Nânak, qui a donné aux Sikhs le célèbre *Granth*, leur code religieux ; et le pandit Râm Dayâl a publié tout exprès pour les jeunes filles indiennes qui fréquentent les écoles un petit livre intitulé *Pahlâ câ'ida* « La première règle », et un autre plus spécial pour le Penjab en caractères particuliers aux Sikhs (appelés *gurûmukhî*) intitulé *Bâl upades* « Instruction pour les jeunes filles ».

Calcutta a de son côté, pour les filles, le *Betham School*, ainsi appelé du nom de son fondateur, et qui fait autant de bien qu'il est moralement possible. En outre, à Calcutta et ailleurs, des dames européennes, les unes par dévouement et les autres moyennant un salaire, ont entrepris l'éducation des femmes dans les *zanânas*, mode d'instruction plus convenable peut-être pour l'Inde. En effet, les femmes indiennes que nous appellerions *comme il faut* ont de la répugnance à faire sortir leurs filles de derrière le rideau du gynécée pour les envoyer à l'école. D'autre part, les femmes sont fiancées dans l'Inde dès l'âge de quatre à cinq ans, et mères dès celui de treize à quatorze ; ainsi il leur est difficile de suivre des cours à l'extérieur. Le mode d'instruction à domicile offre donc plus de chance de réussite, sauf l'émulation qui y manque.

Quant aux succès des missionnaires anglais dans l'Inde, s'ils n'ont pas été aussi prononcés qu'en Turquie, il y a cependant chez les musulmans de l'Inde comme chez ceux de Turquie un réveil religieux soutenu par la *Moslem missionary society*, qui tend vers le christianisme, dont ils ne sont pas aussi éloignés qu'on le croit communément, ainsi que le remarque judicieusement le Très-Rév. M^{gr} Cotton, évêque de Calcutta, dans son dernier mandement (1).

(1) « A charge to the clergy of the Diocese and Province of Calcutta, » p. 27. —

A la tête de ce mouvement considéré comme éclectique se trouve Saïyid Ahmad, de Gazipur, dont je vous ai parlé, Messieurs, il y a un instant, et dont j'ai mentionné en détail l'an passé le commentaire sur la Bible et la réfutation des attaques du docteur Colenso contre le *Pentateuque*. M^{sr} de Calcutta, dans le mandement que je viens de citer, se plaint de l'immense étendue de son diocèse (1), qui ne va cependant pas jusqu'à Maurice, où il y a un évêque particulier et où, à Port-Louis, la *Church association* a fait bâtir pour les immigrants indiens une église dans laquelle, à l'occasion de la consécration qui en a été faite le 27 août dernier, on a entendu réciter une leçon du service en hindoustani, et plusieurs chants et hymnes dans la même langue (2).

Le comité diocésain de Madras, de la société établie pour répandre la connaissance du Christianisme (*for promoting Christian knowledge*), a publié plus de six mille volumes ou brochures en hindoustani et dans les dialectes locaux, tamoul et télंगा. Le *Vernacular committee* du diocèse de Calcutta, de la même société, a entrepris de publier une traduction hindie du *Morning and evening Prayer*, par le Révérend H. Sells, de Rurki (3). La même société a fourni au missionnaire Winter, de Dehli, deux cents exemplaires d'affiches illustrées, traduites en urdû par le Rév. M. Slater (4).

La *Church missionary Society* a transformé à Pischawar, en une maison de mission, un ancien château royal qu'occupait le général Avitabile, du temps de Ranjit Singh (5).

Sur ce sujet, voyez l'opuscule de M. Menge, intitulé : *On the relation of Islam with the Gospel*, translated from the German of Dr J. A. Mochler, with additions, etc.; in-8°. Calcutta, 1847, xxxiv et 57 pages. *

(1) Les évêques catholiques (romains) ne sont pas dans ce cas; car on en compte dix-sept dans les Indes orientales, un de plus qu'en 1857. Voir au sujet de ces évêchés d'alors mon Discours d'ouverture de cette année (le septième), p. 4.

(2) La *Colonial Church Chronicle* (numéro de novembre 1864), d'où je tire ce renseignement, parle de l'hindoustani sous le nom de *nagari*, qui est celui des caractères dont se servent les Hindous pour l'écrire.

(3) Le *Prayer Book*, traduit depuis longtemps en urdû, ne l'est pas encore, à ce qu'il paraît, en hindi. *The Colonial Church Chronicle*, march, 1864.

(4) *Ibid.*, January, 1864.

(5) « Ind. Mail », febr. 1864.

Le maharaja Dhulip Singh, à son passage à Bombay, de retour de l'accomplissement des derniers devoirs rendus à sa mère, selon les désirs de celle-ci, sur les bords du Godavéri (1), a assisté, le 10 avril dernier, au service divin, à l'église libre du docteur Wilson, qui, à sa demande et dans l'intérêt de ses gens qui connaissaient trop peu l'anglais, a prêché en hindi. Puis, le 12, il a donné une fête aux convertis de l'hindouisme au christianisme (2), dans la grande salle du *Free general assembly institution*. La réunion se composait d'environ quatre cent cinquante personnes, y compris les missionnaires et leurs familles. A cette occasion on a prononcé plusieurs discours, et le docteur Wilson a fait ressortir l'importance de la conversion du maharaja, et l'influence qu'elle doit avoir sur l'esprit des Indiens. Un missionnaire natif a donné des détails sur les conversions qui se sont opérées parmi les païens du Décan. D'autres natifs ont pris la parole, et les jeunes filles des écoles *natives* ont chanté des hymnes en hindi, et aussi le *God save the Queen*, traduit de préférence en cette langue, plutôt qu'en marathi ou en guzarati (3).

Les travaux des missionnaires, on le voit, ne sont pas sans résultat : celui de tous peut-être qui en a obtenu le plus dans ces derniers temps, c'est le docteur Duff, qui a quitté l'Inde à la fin de l'année passée, après y avoir séjourné trente-quatre ans,

(1) On se souvient que le corps de la reine douairière de Lahore attendait l'an passé, à cette même époque, son transport dans l'Inde. Ce transport a eu lieu en effet, et le corps a été consumé par les flammes. Toutefois, comme cette princesse avait perdu sa caste en allant en Europe, aucun brahmane n'a voulu prendre part à la cérémonie, et ceux mêmes qui y ont coopéré ont été ce que nous appellerions *excommuniés*.

(2) Les Indiens convertis appellent le vrai Dieu (le Dieu des chrétiens) : *Barâ Dêo*, « le grand Dieu », expression qui équivaut à l'*Allah* des musulmans, qui signifie en réalité le (vrai) Dieu.

(3) C'est à l'école presbytérienne des missions américaines du Caire, à son passage en cette ville, en revenant de l'Inde, en juillet, que le maharaja vit la jeune fille dont la beauté et la modestie le charmèrent, et qu'il l'épousa à Alexandrie, au consulat anglais. Cette nouvelle princesse de Lahore n'a que seize ans : elle est Égyptienne par sa mère, qui est Copte ; mais son père est un banquier allemand nommé Müller.

constamment occupé à répandre la connaissance du christianisme et y avoir opéré, dit-on, une sorte de révolution religieuse et sociale. Ses adieux ont été touchants ; mais en exprimant son chagrin de quitter ses amis indiens, il a pu annoncer la fondation de six écoles tenues en langue usuelle et en anglais (*anglo-vernacular*), dans le district d'Hougly (1). On a pu dire de lui avec raison :

At church with sweet and unaffected grace,
His looks adorned the venerable place ;
Truth from his lips prevailed with double sway,
And fools who came to scoff remained to pray (2).

Cette année, la littérature hindoustanie a fait encore plusieurs pertes sensibles. Une des principales est celle du docteur James R. Ballantyne, qui, à la vérité, avait depuis assez longtemps négligé la langue vivante pour la langue sacrée. Ce savant indianiste est mort le 16 février de cette année. Il était neveu d'un hindoustaniste décédé il y a longtemps, le capitaine James Michael. On doit au docteur Ballantyne une grammaire hindie et bhakha (3), une grammaire hindoustanie, dont il y a eu deux éditions (4), des *Hindustani selections* (5), des lettres originales hindoustanies (6), et des données sur la manière de traduire l'anglais en hindoustani et en persan (7).

M. Ballantyne fut d'abord, très-jeune alors, professeur d'hindoustani à l'Académie navale et militaire d'Edinburg ; puis après avoir été pendant plusieurs années principal du collège de Bénarès, il avait été nommé bibliothécaire de l'East-India

(1) *Friend of India* (« Ind. Mail »), febr. 1864.

(2) *Goldsmith's Deserted Village*.

(3) *Elements of hindi and bhakha grammar*. Londres, 1839, in-4^o.

(4) *Hindustani grammar and exercises*, gr. in-8^o, Londres, 1838 ; deuxième édition, *with brief notices of the braj and dakhni dialects*, 1842.

(5) Gr. in-8^o, 1840.

(6) *Hindustani letters lithographed in the nusk-tuleek and shikustu-amez character*, gr. in-8^o, 1841.

(7) *Practical oriental interpreter, or hints on the art of translating readily from english into hindustani and persian, etc.*, gr. in-8^o, 1843.

House, en remplacement de feu l'illustre H. H. Wilson, qui lui-même avait succédé au respectable Wilkins, et il a eu pour successeur à son tour le savant Fitz-Edward Hall, professeur d'hindoustani au King's College. Ballantyne avait, en dernier lieu, entrepris, aux frais du gouvernement de l'Inde, la publication d'un immense ouvrage sanscrit, c'est à savoir : le *Mahâ Bhâshya*, ou le « Grand Commentaire » de la grammaire de Panini, ouvrage qui devait former quatre volumes, et dont il n'a paru que le premier, qui est un in-folio de 850 pages, oblong, selon l'ancienne manière hindoue.

Le 7 mai, est décédé à Angers, un homme bien moins connu dans le monde savant, mais qui avait néanmoins une valeur réelle, que voilait sa modestie. Je veux parler de M. Félix Boutros, un des Européens qui ont le plus contribué à faire substituer, dans l'Inde, l'hindoustani au persan, pour les ouvrages en prose écrits par les natifs, la poésie seule ayant auparavant le privilège d'être écrite dans la langue usuelle. On lui doit en effet, en très-grande partie, ce progrès véritable, pareil à celui qui en Italie, en France, en Angleterre, en Allemagne, fit succéder l'étude et l'emploi littéraire et scientifique de l'italien, du français, de l'anglais, de l'allemand, à l'étude et à l'emploi exclusif de la langue latine; les langues nationales n'étant antérieurement cultivées que par des poètes populaires.

M. Boutros était Français, il était né à Mayenne, en 1806; mais dès 1824, il alla rejoindre un de ses parents qui habitait l'Inde, et ce fut ainsi qu'il acquit de bonne heure une connaissance approfondie de l'hindoustani, et qu'il apprit à le parler et à l'écrire correctement. En 1834, il commença à prendre part à l'instruction des Indiens, et en 1840, il fut nommé par le gouvernement anglais directeur du collège des natifs de Dehli, membre et secrétaire du conseil de l'instruction publique de cette ville, et chargé de l'inspection de tous les établissements d'éducation sous la direction du conseil. En 1841, il fut nommé secrétaire d'une commission qui avait pour objet de diriger la préparation d'une série d'ouvrages classiques pour l'instruction

des Indiens, au moyen des langues vulgaires de l'Inde, et spécialement de l'hindoustani; car jusque-là l'instruction supérieure ne se donnait qu'en persan, et même quelquefois en sanscrit et en arabe. De 1841 à 1845, cette commission fit imprimer une trentaine d'ouvrages classiques rédigés en hindoustani, sur la physique, la chimie, les mathématiques, l'astronomie, la législation, l'économie politique, le droit des gens; et aussi des ouvrages originaux, des poésies remarquables, existant seulement alors en manuscrit. M. Boutros fournit lui-même trois des ouvrages les plus importants et les mieux rédigés, ouvrages qu'il avait d'abord publiés en anglais, et qui étaient le résumé des cours qu'il avait faits auparavant, c'est à savoir : 1° *Principes de législation*; 2° *Principes du revenu public appliqués à l'Inde*; 3° *Principes du droit des gens* (1).

Vers la fin de 1845, la santé délicate de M. Boutros le mit dans la nécessité de revenir en France respirer l'air natal. Il fut entouré à cette occasion des témoignages les plus flatteurs et de la plus vive sympathie de la part des grands fonctionnaires du gouvernement anglais de l'Inde, qui lui exprimèrent leurs regrets de sa détermination et lui offrirent un poste aussi avantageux que celui qu'il avait quitté si sa santé se rétablissait et qu'il voulût retourner dans l'Inde. Il ne s'y décida pas, et il se retira à Angers, où il s'unit à la fille d'un honorable magistrat; il a eu de cette union un fils, mon filleul, qui suivra sans doute les bons exemples que lui a légués son estimable père, et les sages conseils de son excellente mère.

Le 17 juin est décédé, en Angleterre, âgé seulement de cinquante-six ans, un des orientalistes contemporains les plus éminents, le Rév. W. Cureton, qui ne s'était occupé qu'incidemment d'hindoustani, mais qui s'était surtout distingué par sa connaissance des langues sémitiques, spécialement de l'arabe, dont il a publié des textes et des traductions importantes, et

(1) Je possède dans ma collection particulière un exemplaire de ces ouvrages que j'ai eu de la peine à me procurer : ils sont in-8° et lithographiés à Dehli; le premier est de 350 pages, le second de 166, et le troisième de 210.

surtout du syriaque, qui a été de sa part l'objet de plusieurs beaux travaux. C'est à lui qu'on doit entre autres l'édition du texte original, ou du moins du texte le plus ancien écrit en syriaque, de l'Évangile de saint Matthieu, et l'édition de la version syriaque avec la traduction des lettres de saint Ignace, d'après des manuscrits dont madame Cureton avait elle-même exécuté le *fac simile*.

Le 7 avril est mort à Genève M. André Janin, un de mes anciens auditeurs, connu par plusieurs travaux estimables de philologie, après une douloureuse maladie qui l'avait retenu pendant neuf mois dans son lit ou dans sa chambre, sans qu'aucune plainte se fût jamais échappée de ses lèvres. Quelques jours avant sa mort, sous l'impression d'une mort prochaine, il fit imprimer, pour le laisser comme un dernier souvenir à ses amis, un petit poëme intitulé « le Départ du missionnaire, » qui se termine par ces vers qui peignaient bien l'état de son âme :

Heureux, quoique meurtri, joyeux dans la souffrance,
L'Esprit-Saint te donnant et force et patience,
Par la foi soutenu, mais contemplant la croix,
Tu diras : O mon âme, adore, attends et crois (1)!

Enfin le 10 octobre dernier est décédé à Abbotabad le commissaire (commissioner) du Penjab, major H. R. James, très-habile *hindoustaniste*, que j'avais eu l'occasion de connaître lorsqu'il accompagna à Paris, il y a quelques années, Jang Bahâdur, souverain effectif du Népal. La mort de cet homme si recommandable et si justement estimé est un véritable malheur pour l'Inde. Il avait contribué dans sa sphère, on peut le dire, à assurer la prospérité actuelle dont ce beau pays jouit sous le sceptre britannique, comme l'Algérie est florissante sous le gouvernement français. Que l'Angleterre jouisse donc de ses possessions

(1) Par une coïncidence bien malheureuse, quelques semaines après le décès de M. André Janin, son fils et son neveu se noyèrent dans le lac de Genève, la barque qu'ils avaient montée pour une promenade sur l'eau ayant chaviré par suite d'une bourrasque.

indiennes de même que nous jouissons de nos possessions algériennes, et continuons à réaliser les vœux de philanthropie chrétienne que Shakspeare formait, il y a trois siècles, dans ces beaux vers :

. That the contending kingdoms
Of France and England, whose very shores look pale
With envy of each other's happiness
May cease their hatred; and this dear conjunction
Plant neighbourhood and christian-like accord
In their sweet bosoms, that never war advance
His bleeding sword 'twixt England and fair France.
(*Henry Vth*, act. v, sc. 4.)

GARCIN DE TASSY,
membre de l'Institut, etc.







